

extérieur », qui serait par exemple le général Bergonzoli ?

Relisons *Le Crapouillot* : en 1870, l'État-Major français préparait les guerres de l'Empire ; en 1914, il préparait la guerre de 1870.

« Certains » hommes de gauche préparent la paix à la façon dont l'État-Major prépare la guerre.

ANDRÉ WURMSER.



A TRAVERS LES REVUES

DE NIETZSCHE A UNAMUNO.

La revue *Acéphale* (n° 2) publiée par G. Bataille, P. Klossowski, J. Rollin et J. Wahl, sous le signe d'un homme dépourvu de tête et de sexe (?), consacre à Nietzsche un numéro entier, illustré de dessins d'André Masson. On sait l'usage qu'Hitler et les théoriciens nazis ont prétendu faire de la *Volonté de Puissance* une justification de l'idéologie fasciste. Faiblesse du tyran qui demande aux philosophes — ou aux prêtres, de justifier ses actes. Nous remercierons *Acéphale* de cette réparation et nous admettrons avec lui que la pensée de Nietzsche est « apolitique » :

« Le mouvement même de la pensée de Nietzsche implique une débâcle des différents fondements possibles de la politique actuelle. Les droites fondent leur action sur l'attachement affectif au passé. Les gauches sur des principes rationnels. Or, attachement au passé et principes rationnels (justice, égalité sociales) sont également rejetés par Nietzsche. Il devrait donc être impossible d'utiliser son enseignement dans un sens quelconque.

Mais cet enseignement représente une force de séduction incomparable, en conséquence une « force » tout court, que les politiciens devaient être tentés d'asservir ou tout au moins de se concilier au profit de leurs entreprises. L'enseignement de Nietzsche « mobilise » la volonté et les instincts agressifs : il était inévitable que les actions existantes cherchent à entraîner dans leur mouvement ces volontés et ces instincts devenus mobiles et restés *inemployés*.

L'absence de toute possibilité d'adaptation à l'une des directions de la politique n'a eu dans ces conditions qu'un seul résultat. L'exaltation nietzschéenne n'étant sollicitée qu'en raison d'une méconnaissance de sa nature, elle a pu l'être dans les deux directions à la fois. Dans une certaine mesure, il s'est formé une droite et une gauche nietzschéenne, de la même façon qu'il s'était formé autrefois une droite et une gauche hégélienne. Mais Hegel s'était situé de lui-même sur le plan politique et ses conceptions dialectiques expliquent la formation de deux tendances opposées dans le développement posthume de sa doctrine. Il s'agit dans un cas de développements logiques et conséquents, dans l'autre d'inconséquence, de légèreté ou de trahison. Dans l'ensemble, l'exigence exprimée par Nietzsche, loin d'être entendue, a été traitée comme toute chose dans un monde où l'attitude servile et la *valeur d'utilité* apparaissent seules admissibles. A la mesure de ce monde, le renversement des valeurs, même s'il a été l'objet d'efforts réels de compréhension, est demeuré si généralement inintelligible

que les trahisons et les platitudes d'interprétation dont il est l'objet passent à peu près inaperçues.

On ne saurait donc tirer de Nietzsche une politique quelle qu'elle soit. Mais voici qu'*Acéphale* ajoute bientôt : parce que toute action politique suppose une limitation, une fixation, un choix — et c'est là justement ce à quoi répugne Zarathoustra :

Le mouvement passionné et tumultueux qui forme la vie, qui répond à ce qu'elle exige d'étrange, de nouveau, de perdu, apparaît parfois porté par l'action politique : il ne s'agit que d'une courte illusion ! Le mouvement de la vie ne se confond avec les mouvements limités des formations politiques que dans des conditions définies ; dans d'autres conditions, il se poursuit loin au delà, là où précisément se perdait le regard de Nietzsche.

Loin au delà, là où les simplifications adoptées pour un temps et pour un but très courts perdent leur sens, là où l'existence, là où l'univers qui l'apporte apparaissent de nouveau comme un dédale... Vers ce dédale qui seul enferme les possibilités nombreuses de la vie, non vers des pauvretés immédiates, la pensée contradictoire de Nietzsche se dirige au gré d'une liberté ombrageuse.

On voit dans quel esprit G. Bataille et ses amis dégagent Nietzsche de toute interprétation fasciste : le philosophe ne saurait — et ne doit conclure. Sur ce terrain, nous cesserons de suivre *Acéphale*, pour un autre genre de considérations : le danger de bâtir un régime social sur des bases mystiques. Je ne parle pas ici d'une certaine expérience mystique, conçue comme un mode de vie intérieure, d'approfondissement et d'enrichissement singulier de la personnalité, mais de la grossière duperie des modernes tyrans qui utilisent, pour leur asservissement, les besoins affectifs, plus ou moins obscurs, de leur peuple. C'est parce que l'hitlérisme a su éveiller, en les trompant, les aspirations profondes de l'âme allemande, si apte à croire et à s'exalter, si avide de mystique, qu'il a pu provisoirement réussir. Et c'est un des côtés les plus tragiques du destin actuel de cet admirable peuple. Sourd à des motifs d'ordre rationnel, il a pu faire confiance à un homme qui lui parlait de la « race », de la « religion », de la « patrie », au nom des « dieux tutélaires et des guerriers mythologiques ». Fermant les yeux aux plus simples réalités : sa misère matérielle et spirituelle, le peuple allemand a pu se laisser prendre à ce merveilleux wagnérien dont nous pouvons aujourd'hui dénoncer le danger ; dans la mesure où il cesse d'être un pittoresque de tragédie pour devenir une réalité vivante : il ne s'agit de rien moins que du retour à la barbarie d'un peuple riche en dons, en possibilités. Un récent numéro de la *Revue des Jeunes* (15 février), contient à ce sujet d'intéressants reportages, dont nous extrayons ces quelques lignes :

On a constitué les bases d'un véritable ordre religieux païen. « L'homme politique allemand », a déclaré M. Alfred Rosenberg, dans un discours au château de Cressin en Poméranie, « comporte une double mission : soldat et prédicateur. Il doit donner à tous ses compatriotes le sentiment de son sang ». Copié sur les ordres religieux, ce nouvel ordre prêchera la religion du néo-paganisme. Cette forme du *Kulturkampf* tend évidemment à l'absorption systématique du christianisme.

On a, aussi, des églises païennes, mais on les appellera « *hall sacré* ». Voici le modèle qui vient d'être inauguré à la « Maison d'Éducation allemande » décrit par la *Frankfurter Zeitung* : « L'impression qui domine à première vue, c'est que l'architecture imite exactement le plan d'une église : une nef centrale, deux latérales, une galerie avec l'orgue au-dessus du portail principal, et à la place de l'autel la statue de la Mère allemande. C'est la figure monumentale d'une femme en marbre blanc. Devant elle, trois enfants, de taille différente. La jeune fille au milieu regarde un livre, en tenant de la main son jeune frère. Derrière eux, un garçon portant un glaive. Au-dessus de la statue, se trouve une mosaïque de la croix gammée, entourée d'une brillante couronne de soleil. La lumière, elle aussi, pénètre comme dans une église par la partie supérieure des murs latéraux. Un élément germanique ne manque pourtant pas : les *runes* dans la boiserie et les longues figures en bois sculpté des lampes. »

Un modèle de prière allemande national-socialiste vient d'être éditée à Munich. L'*Angriff* la décrit ainsi : « Le poème hymnique *Das deutsche Gebet* (La prière allemande), de Herbert Boehme, est d'une harmonie saisissante. Il traite le thème, gros de responsabilités, qui consiste à unifier la vie nationale et le sentiment religieux. Dans le frémissement des drapeaux et dans le bruit sourd des tambours, le visage du Dieu allemand flamboie. Mais les drapeaux et les tambours se groupent autour de l'unique Führer qui nous mène et qui, dans une heure du Dieu allemand, vint parmi nous sur la terre comme une révélation. Dans le triomphe de l'obéissance, un peuple marche derrière son Führer dans la voie de l'éternel. »

Et le Dr Ley a déclaré, textuellement : « Je n'ai retrouvé mon Dieu que par Adolf Hitler. Avant lui, je n'avais plus de Dieu. Aujourd'hui, je crois à un Dieu personnel, qui est près de moi. Il n'y a pas d'homme plus religieux et plus croyant qu'Adolf Hitler. Nous croyons que le Dieu allemand nous a envoyé notre Führer pour qu'il libère l'Allemagne des hypocrites et des pharisiens ! »

Au moment où le monde se séparait en deux camps, au nom de deux formules : système rationnel qui vise, à une prise de conscience et à une libération progressive de l'homme — ou force brutale, qui se pare d'une grossière mystique de la force, du sang, du passé, et qui pouvait faire illusion à beaucoup d'esprits — à ce moment où, comme jamais peut-être dans l'histoire, un *choix* s'imposait à l'homme, Miguel de Unamuno hésitait, tragiquement, entre les deux formules — entre la République de Madrid et le fascisme de Franco. On pourra épiloguer longtemps sur les causes de ces hésitations de ces contradictions, de ce qu'on a pu appeler la « trahison » d'Unamuno. Citons, à ce sujet, un article de Jean Cassou : « Unamuno poète », paru dans le *Mercure de France* du 15 février :

Dans un poème écrit il y a plus de trente ans, Unamuno disait :

*Lorsque je serai vieux
je revivrai l'âme que je vis à présent
en voulant la conserver à moi
et je ne comprendrai même plus mes enfants...*

Et il prophétisait que ceux-ci feraient leurs ses chants et verraient en eux une vérité à quoi lui-même s'opposerait. Et ce seraient eux qui auraient raison en sachant sur lui plus de choses que lui-même. Ainsi les derniers gestes et les dernières paroles de Miguel de Unamuno ne lui appartiennent pas tant qu'à ses disciples qui se sont nourris de ses chants, les ont prolongés en eux et ont fait d'Unamuno le symbole de l'Espagne vivante, dût Unamuno refuser d'assumer ce rôle jusqu'au bout. Ce refus, lorsqu'il fut

proclamé, leur parut une trahison. Pourtant, ils gardaient avec eux le souvenir du véritable Unamuno et de tout l'espoir qu'ils avaient mis jusque dans ses chants de mort. Unamuno avait renié l'âme autrefois vécue, mais cette âme lui survivait.

Puis Unamuno réfuta son refus, revint sinon à cette âme, telle que ses disciples l'avaient entendue, du moins à sa métaphysique, à son déchirement, à son *sentiment tragique de la vie*, à une autre sorte de refus qui, cette fois, était bien de lui : le refus de conclure. Et cette fois ses enfants le reconnurent et purent à nouveau l'interpréter, retrouver l'Unamuno qu'ils connaissaient mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Car si la jeunesse révoltée d'Espagne dépasse Unamuno et le laisse en arrière avec son désespoir pathétique, c'est quand même dans ce désespoir qu'elle a puisé ses énergies : il aura été le maître de l'Espagne nouvelle.

Ce « refus de conclure » que l'on retrouve chez Nietzsche comme chez Unamuno, à des degrés ou sous des formes différentes, il est la marque, à chaque époque, d'esprits supérieurs et hautains, épris de toutes formes de vie, qui trouvent dans leurs propres contradictions et leur disponibilité vis-à-vis des systèmes, comme un tremplin pour bondir plus haut, pour dépasser sans cesse les limites de l'actuel et du fixé, et sans cesse se découvrir autres. Jeu enivrant, jeu dangereux, jeu « dyonisiaque ». Unamuno en fit la cruelle expérience en mourant seul, dans sa chambre d'hôtel de Burgos, gardée par des soldats de Franco. Qu'André Gide désavoue hautement ses affirmations d'hier : on peut voir là la libre expression d'une pensée qui veut à tout prix rester libre, dans ses sincérités successives. Puisse pourtant André Gide ne pas connaître la mort d'Unamuno !

Divers :

Commune (mars et avril).

J'ai beaucoup aimé *Good bye Panama* de Léon Félipe. Le drame espagnol trouve un écho, au delà des mers, chez beaucoup de poètes sud-américains dont le lyrisme nous apparaît comme un heureux mariage de l'âpre violence ibérique et de la grande innocence des Amériques. A citer aussi cet autre Américain, Langston Hughes, auquel nous devons déjà de délicieux poèmes nègres et dont le numéro de *Commune* d'avril publie une nouvelle, *Le pauvre petit nègre* : tout le procès de la charité puritaine.

Un beau poème de Luc Decaunes, *Prophétie* :

Quand le jour leur sautera aux yeux
comme une belle mine,
ils ne pourront quand même y croire.

Il y aura de belles gerbes de rayons dénoués
sur les visages,
sur les épaules nues des filles,
sur les jambes nues des enfants
et des épées de sang frais
dans les chevelures du monde.

Esprit (1^{er} mars).

Numéro consacré à l'« Unité ouvrière par le pluralisme syn-

dical ». Des témoignages de René Belin, secrétaire de la C. G. T. et de Paul Vignaux, qui représente ici la voix du syndicalisme chrétien, donnent à ce numéro une allure de réunion contradictoire. On connaît la thèse d'*Esprit* : l'unité des revendications ouvrières ne doit pas entraîner l'unité syndicale, tombeau des libertés individuelles. Encore et toujours le problème de la liberté. Oui, mais les faits n'infirmement-ils pas gravement cette thèse ? — N'est-ce pas justement grâce à une unité et une discipline syndicale rigoureuse que la classe ouvrière a obtenu ses plus récents avantages ?

Revue du Paris (1^{er} mars).

Bernard Grasset : *La Querelle de l'édition*.

S'appuyant sur Diderot (« Lettre à un magistrat sur le commerce de la librairie »), M. Grasset réfute longuement le projet de Jean Zay. Mais les conditions actuelles de l'édition sont-elles les mêmes que celles du temps de Diderot ?

Cahiers du Sud (mars).

De *Matière céleste* de Pierre-Jean Jouve, détachons cet *Entretien sanglant* :

Les grands arbres penchés dormaient en lampadaires
Les spermes légers du printemps fleurissaient
En fleurs humides sur l'accotement de terre
Et les ornières rousses n'avaient pas pitié
Pour s'enfuir sur le plan coupable et de travers

La femme avait blessé par profonde tendance
A se punir son doigt plus long de ligne pure
Et jouissait d'une goutte unique de son sang,
L'homme buvait le sang le globe de sang dur
En brandissant pour elle et les frondaisons longues
Bénissaient cet amour, comme le ciel, impur.

Cahiers G. L. M. (3 et 4).

Présentation typographique parfaite ; de beaux dessins, quelques textes précieux. Dans un curieux essai sur *Sainte Thérèse de Lisieux*, le Dr Pierre Mabilie analyse le processus inconscient par lequel l'amour que Thérèse porte à son père se transforme en l'amour du Christ.

Le 4^e cahier G. L. M. est entièrement consacré à la poésie : Garcia Lorca, Jouve, Michaux, Essenine, Jacques Baron.

Le Crapouillot (mars).

Vraie et fausse noblesse par Henry Bellamy : encore un numéro courageux et parfaitement documenté. C'est toute l'histoire des « féodaux » de la Finance et de l'Industrie depuis le siècle dernier jusqu'à nos jours. Elle explique plus d'un trait de la France actuelle.

Jazz Hot (février).

« Louis Armstrong a tellement donné au monde qu'il faudra des années et des années pour le réaliser... » Hugues Panassié, qui est le grand introducteur du Jazz hot en France,

défend courageusement, dans sa revue, et avec juste raison, Louis Armstrong, dont les derniers disques ne doivent pas nous rendre injustes pour les premiers et pour l'inoubliable révélation qu'ils nous apportèrent.

RENÉ BERTELÉ.



COMPTES RENDUS

HENRI BARBUSSE. — *Lettres à sa femme* (1914-1917). (Flammarion.)

Quoi qu'on pense de ces publications posthumes de lettres privées, on sera reconnaissant à Mme Barbusse de nous mettre à même de connaître la pensée de l'auteur du *Feu* durant les années de la guerre, alors qu'il se trouvait au front. A cet égard, le volume qui vient de paraître ne nous déçoit pas.

Le livre, qui englobe quatre années de guerre, de 1914 à 1917, peut se diviser en deux parties d'inégale longueur qui s'intituleraient : *Avant* et *Après le feu*. *Avant*, ce sont les lettres écrites en 14 et 15, *après*, celles écrites en 16 et 17.

A la première partie — la plus longue —, on pourrait donner le sous-titre de : « Un soldat comme les autres. » En effet, ces lettres ne révèlent rien de la pensée intime de Barbusse, de celui qui devait écrire plus tard *Le Feu* et devenir le militant que nous admirions et aimions. Ce sont les lettres d'un combattant comme tant d'autres, d'un soldat parmi les milliers qui guerroyaient des Vosges à la mer et qui, quotidiennement, écrivaient à leur femme leurs déplacements, leurs tribulations de voyage, leurs nouveaux cantonnements, leur vie dans les tranchées, dans la boue et sous la continuelle menace de la mitraille, leurs faits d'armes. Et puis, les récriminations au sujet de l'irrégularité du courrier, ce qui était considéré alors comme d'une importance capitale. Et surtout, les demandes incessantes d'envois de vêtements, de nourriture, d'objets usuels. Et encore, l'espoir des prochaines permissions. Voilà de quoi était faite l'existence des combattants. Et Barbusse ne manque pas à la règle. Pas de grandes tirades sur la guerre — un mot seulement de ci de là —, pas de déclamations pacifistes. On le surprend même à plusieurs reprises à employer le mot « boche » — tout comme les autres. Il parle aussi de « la nécessité du sacrifice dans une guerre qui est une guerre de libération sociale », tout en estimant que « cette dépense d'héroïsme s'accomplit pour des causes qu'il persiste à trouver vagues » et qu'il « souhaite que d'autres n'aient pas à la refaire (la guerre) ».

Mais, en 1916, tout change. Le vrai Barbusse commence à se montrer. Il s'élève contre les nationalistes, contre la notion que les Français étaient en 1914 de petits saints et des pacifistes, contre les réactionnaires qui veulent continuer à exploiter les travailleurs. Il clame sa foi dans le socialisme et l'internationalisme. Enfin, nous assistons à l'éclosion du *Feu*, « description